

Dennis Cooper

Closer

*Roman traduit de l'américain
par Thierry Fourreau et Jean-Luc Mengus*



P.O.L

Closer

Dennis Cooper

Closer

roman

*traduit de l'américain
par Thierry Fourreau et Jean-Luc Mengus*

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

Titre original : « Closer »
© Dennis Cooper, 1989
© P.O.L éditeur, 1995, pour la traduction française
ISBN : 2-86744-461-6

Pour Richard

« Quand on attend une mauvaise nouvelle il faut s'y préparer longtemps à l'avance pour que le télégramme quand il viendra tu puisses déjà en former les syllabes dans ta bouche avant de l'ouvrir. »

Robert Pinget

JOHN

Le débutant

John, dix-huit ans, détestait son visage. Si seulement son nez avait été plus petit, ses yeux d'un brun différent, sa lèvre inférieure plus charnue... Plus jeune, il avait reçu un coup de poing sur la bouche et s'était trouvé beau deux ou trois semaines. Six ans auparavant, le punk avait déterminé sa vie. John aimait cette manière de flirter avec la mort, et l'uniforme faisait un bon camouflage. Il se teignit les cheveux en noir corbeau, porta des T-shirts déchirés, se barbouilla les yeux de khôl et, au collège, riva son regard au sol comme s'il fixait un écran de cinéma. Il ne s'était jamais senti aussi à l'aise.

Maintenant le punk ennuyait les autres. John persistait, mais leur mépris, ou leur indifférence, menaçait sa récente assurance. Un après-midi, il

rentra chez lui en stop, attrapa un crayon et dressa la liste de ses possibilités. « Se faire des ennemis. » L'ennui, c'est que les autres ne l'avaient jamais intéressé. « La psychanalyse. » Cela pouvait signifier qu'il était désespéré. « L'art. » Sur la foi de ses gribouillages d'enfant devant lesquels sa mère s'était extasiée, il s'inscrivit à un cours de dessin.

Le professeur de John fut très impressionné. Il déclara à la classe que son travail était « unique » et le compara à « de parfaits portraits-robots ». Ce n'était qu'une conjecture, John le savait, mais cette attention était juste ce qu'il recherchait. Il se garda de confirmer ou d'infirmer toute interprétation, aussi stupide soit-elle. C'était la tactique de ses groupes préférés pour rester dans le coup et ça fonctionnait très bien. A la sortie, les étudiants l'entourèrent et lui laissèrent entendre qu'ils ne refuseraient pas de poser pour lui s'il avait un moment.

Il n'avait pas le temps de dessiner tout le monde, mais être sélectif impliquait de faire un choix artistique. John en était incapable. Il ne savait pas ce qu'il faisait. Il finit par prendre les plus agréables à regarder parce que c'était drôle de les déformer et facile de les amocher. Il leur disait juste en passant qu'il montrait combien ils étaient torturés à l'intérieur, et eux se figeaient devant ses griffonnages comme s'ils voyaient Dieu ou un ovni.

Un après-midi, George Miles, un deuxième année, vint s'asseoir dans la chambre de John, essayant de ne pas cligner des yeux. Il avait l'air mignon, à l'autre bout de la cafétéria, peut-être même un peu trop, mais en tête à tête, il était si tendu et il tremblait tellement qu'il faisait penser à un hologramme mal réglé. John essaya de le dessiner, mais Georges était déjà suffisamment ravagé sans son aide. « Je vais prendre un polaroid, pensa-t-il, des fois que je devienne photographe. » En allant chercher l'appareil, le lit attira son regard. Plus de photos. « Ecoute, j'ai une autre idée », dit-il.

Au lit, George ferma les yeux, devint tout mou, et poussa des espèces de petits cris, toutes choses qui ne gênaient pas John. Il n'avait baisé que deux fois, la première debout dans les toilettes, l'autre avec un homme d'une cinquantaine d'années qui avait fait tout le travail pendant qu'il maintenait son cul ouvert. Avec George comme objet, il essaya une série de positions qu'il avait vues dans un film porno. Il fit pas mal d'erreurs. Par exemple, il mit une éternité à bander assez pour rentrer dans le cul de George. Mais George ne parut pas s'en rendre compte ou s'en inquiéter.

Le lendemain matin, le prof de dessin de John lui demanda de rester un peu après le cours, atten-

dit que la classe se vide et lui dit que même si « assez légitimement » il préférerait laisser son « talent brut » parler pour lui-même, il pourrait profiter de la prochaine réunion pour « apporter des éclaircissements »... John se raidit. « Pas question », pensa-t-il. « Comme disait Bob Dylan, conclut le professeur en regardant les vêtements de John, pourquoi ne pas “touiiller un peu le cloaque de nos intentions” ? Ça servira d’examen. »

En bon punk John dut résoudre un petit problème de conscience. Le punk avait abruptement évacué des tonnes de conneries prétentieuses de la culture américaine. Malgré cela, même s’il avait le sentiment que son travail était à 90 % de la merde, John essaya de prendre la citation au sérieux en dépit de son vieux con d’auteur. Il accepta l’idée d’un exposé et passa ensuite un mois à prendre des notes et à les réécrire jusqu’à ce qu’elles cessent de l’embarrasser. Le jour venu, au réveil, il essaya de relire ce qu’il avait écrit en mâchonnant son crayon.

« Le punk nous commande de tout démystifier dans le monde, sous peine d’en être réduits à un futur tellement décadent que les bombes atomiques nous feront autant d’effet qu’un nouvel after-shave, et ainsi de suite. Ce que vous semblez aimer dans mes dessins, c’est la manière dont ils révèlent la face cachée, le côté noir ou ce qu’on

voudra, de gens qui n'ont pas l'air si déglingués. Mais vous devriez savoir que le but réel de mon travail, c'est un truc à la Dorian Gray. Plus je vous rends affreux, plus je deviens beau... »

Dans l'après-midi, il se trouva face au groupe d'étudiants plongé dans l'obscurité pendant que des diapos de ses portraits étaient projetées sur un écran géant au-dessus de sa tête. Il avait prévu d'en passer une douzaine avant de parler. Examinant son auditoire globalement mort d'ennui, il ne put s'empêcher de repérer, parmi ceux sans intérêt, quelques garçons déjà dessinés ou qu'il souhaitait comme modèles. Il relut son discours, trouva qu'il n'avait aucun sens, et, empoignant le micro, lâcha : « Mes portraits parlent d'eux-mêmes. »

Après cela, la plupart des professeurs l'évitèrent. Cinq étudiants lui tendirent la main. Il programma quelques séances de pose, puis balança ses notes dans une corbeille. En fumant un joint, il se demandait ce que ses œuvres pourraient bien dire si par miracle elles se mettaient à parler, lorsqu'il tomba sur George en train de vomir dans les toilettes. « Comment as-tu trouvé mon discours ? », lui demanda John. « Je n'y suis pas allé », répondit George, les yeux baissés sur ce qu'il venait de faire. « Je ne veux pas savoir ce qu'il y a derrière ton travail. »

John traça un cercle. Il ajouta deux lignes verticales espacées de quelques centimètres pour le cou. Les traits du visage apparurent au hasard sur la page, en lignes tremblées fines comme des cheveux éparpillés chez le coiffeur. Ils s'animèrent grâce aux ombres obtenues en appuyant sur le crayon et en le frottant dans toutes les directions selon le grain du papier. Vinrent ensuite deux ovales bâclés. John y fit deux pâtés noirs censés représenter les pupilles mais qui auraient pu aussi bien être des taches accidentelles.

John regarda le portrait, puis George, puis à nouveau le portrait, et noircit complètement les orbites. Maintenant, on aurait dit une affiche de l'Unicef. Il essaya de gommer les yeux. Le papier se déchira. Il balança son bloc de papier. « George, grommela-t-il, déshabillons-nous. » Ils s'allongèrent sur le lit et enfouirent leur visage dans l'entrejambe l'un de l'autre. A un moment donné, John se recula pour s'assurer que George était aussi mignon qu'il lui semblait il y a quelques minutes, et il replongea.

Il ressentait une chose qui aurait pu être de l'amour si elle avait été moins contrôlable, moins détachée. C'était plutôt comme s'il saisissait l'effet que l'amour lui ferait. La sensation n'approchait

en rien le trouble que l'amour est supposé provoquer. Ce n'était pas très différent, en fait, de son plaisir devant le portrait terminé, à part que la peau de George était géniale au toucher. Le plus bizarre, c'était de sentir combien le corps de George était chaud et familier, tout en prenant conscience que ce n'était que de la peau autour d'une chose un peu grotesque.

« Hein ? » C'était la voix de George. John allait répondre : « Je n'ai rien dit », quand le foutre gicla dans sa bouche. « Putain, George, s'étrangla-t-il, tu pouvais pas prévenir ! J'étais en train de comprendre quelque chose d'important. Merde ! » Pour éviter une scène, il lui tourna le dos et bouda. Le portrait de George était appuyé au mur opposé, à côté de l'esquisse d'un modèle précédent. Même abîmé, celui de George était vraiment meilleur. John s'extirpa du lit, attrapa son bloc et se mit à comparer le portrait avec tous ceux qu'il avait déjà terminés. « Eh ! dit-il, j'ai une idée. Rhabilles-toi. »

Ils partirent pour *La Décharge*, un bar pédé mal éclairé où les rencontres étaient faciles. John laissa George sur un tabouret et avança à tâtons le long des murs en matant. Après quelques tours, John repéra quelqu'un qui lui plaisait, affalé sur une banquette en skaï gris, près des jeux vidéo. Le mec avait une fine crête de cheveux, du front jusqu'au bas de la nuque, raide comme une scie.

Ses yeux étaient soulignés de khôl. Il gardait la bouche ouverte. Sur le badge épinglé à son blouson de cuir râpé, on pouvait lire : « J'ai de la cervelle, mais je ne sais pas m'en servir. »

John dit à George de s'asseoir à un bout de la banquette et s'installa de l'autre côté. Le punk fit semblant d'ignorer leur drague, mais finit par se tourner vers le plus offensif de ses assaillants. Il lui fallut un bon moment pour arrêter de traiter John de punk bidon, de pédé, d'enculé, d'ordure... George s'endormit. John feignit l'ennui jusqu'à ce que la tête du punk commence à dodeliner. Il parla alors de la drogue planquée dans sa chambre. « Ça me va », bâilla le punk. Ils allèrent chez John. Après quelques joints, l'autre lui dit qu'il pouvait le regarder se branler.

John fit s'allonger George et le punk côte à côte sur le lit. Il se glissa sur eux pendant qu'ils se masturbaient, examinant leur corps sous toutes les coutures en faisant des comparaisons. Jusqu'au cou, ils se valaient à peu près : lisses, pâles, et très maigres. Au-dessus, le punk n'était pas terrible : le regard éteint, le nez cassé, du cérumen plein les oreilles, le crâne comme un œuf. Sans son look, il n'était rien. John faillit s'apitoyer. Avant de réaliser que ça pouvait le faire débander.

Il retourna George sur le ventre et lui grimpa dessus, essaya de stimuler sa queue, n'y parvint

Closer : Plus près. Plus près de l'autre, de ce que nous connaissons de l'autre, de son corps, de ce qu'il livre et nous apprend de nous-mêmes.

Closer : 8 mouvements d'approche, désordonnés, violents, sans espoir.

Closer : John, David, Cliff, Alex, Philippe, Steve et au milieu d'eux, George, un garçon dont la beauté et l'étrange passivité provoquent leur désir, et sur lequel ils exercent leurs fantasmes jusqu'aux plus dangereux, aux plus indicibles, aux plus insupportables.

Closer : sexe, drogue et rock'n roll, ou Sade à Disneyland.

Closer : Nowhere, U.S.A.

Dennis Cooper est âgé d'une quarantaine d'années. Critique d'art, il vit à Los Angeles. Après plusieurs recueils de poèmes, Closer est son premier roman.



95 F
936201-9
ISBN : 2-86744-461-6
3-95



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS